

lui venir d'en haut, et que l'avenir ne pouvait se fonder sur les vastes ruines amoncelées par les vices et l'incrédulité du siècle expirant. Bonaparte renoua donc, en 1801, avec le Saint-Siège par un concordat solennel. Ce fut bien son propre ouvrage ; par là se trouvait heureusement résolue la grave difficulté qui pesait alors sur l'exercice de la religion. Seulement, il est regrettable pour la gloire du grand homme et pour le bonheur de l'Église, qu'il ait altéré la portée de ce traité par des additions qui n'étaient que des entraves dangereuses et un sacrifice aux vieilles rancunes des parlementaires.

Frayssinous a retracé, dans des notes que l'on nous a conservées (1), les plus minutieux détails de l'imposant spectacle que présentèrent, le 18 avril 1802, jour de la fête de Pâques, les vastes nefs de Notre-Dame-de-Paris, quand le premier Consul vint renouer avec le ciel, sous les yeux des représentants de l'Europe entière, une alliance qui n'aurait dû jamais être rompue.

La cause sainte à laquelle Bonaparte, dans une mémorable journée, avait donné des gages si éclatants, fut admirablement servie par la publication d'un livre qui est resté jusqu'à présent l'œuvre littéraire la plus éminente et la plus originale qu'ait enfantée le XIX<sup>e</sup> siècle.

Chateaubriand imprimait, en 1802, le *Génie du Christianisme*.

Il entre dans les destinées de l'Église d'avoir de perpétuels combats à soutenir, et de voir, à chaque époque de son immortelle existence, changer la nature des armes que l'on tourne contre elle. Quand l'ennemi est refoulé sur un point, il se jette aussitôt vers un autre, en sorte qu'il n'est pas de repos ni de sécurité pour la sublime dépositaire de la parole

(1) Henrien, *Vie de M. Frayssinous*, tom. I, p. 28.